Y-a-t-il un secret dans l'architecture du *De asse*?

GUY LAVOIE

Si Budé s'était déjà signalé à l'attention des lettrés par ses *Annotations aux Pandectes*, c'est par son *De asse* qu'il devait assurer définitivement sa réputation.¹ Lu dans toute l'Europe, réédité à plusieurs reprises, traduit en français et même en italien, le livre fut reçu avec un enthousiasme général où, si on oublie l'affaire Porzius,² la voix d'Erasme est probablement la seule à apporter des réserves, en reprochant à Budé l'obscurité de son style et l'absence d'ordre dans l'exposition de sa matière.³

Dans sa remarquable étude sur Budé,⁴ Louis Delaruelle endosse le jugement d'Erasme et n'hésite pas à parler de "l'impuissance où Budé se montre de développer régulièrement une idée."⁵ Voici ce qu'il pense de l'économie du *De asse*:

L'ouvrage a été écrit au courant de la plume et cela se sent à chaque page. Nous ne savons même pas, en commençant le livre, où l'auteur prétend nous conduire. Point d'introduction où seraient exposés les principes essentiels de la méthode qu'il doit suivre; nous ne sommes renseignés à ce sujet que par des déclarations fragmentaires et, si je puis dire, épisodiques, qui se succèdent sans aucun ordre d'un bout à l'autre de l'ouvrage. De même, point de ces paragraphes qui viennent, de temps à autre, rappeler au lecteur les résultats acquis et lui permettre de mesurer le chemin parcouru. Enfin, aucun souci, chez l'auteur, d'insister sur les détails essentiels qui permettent seuls de bien suivre la marche du raisonnement.⁶

Somme toute, selon Delaruelle, l'ouvrage aurait à toute fin pratique été écrit sans aucun souci d'ordonnance. Mais Delaruelle aurait-il complètement manqué de perspicacité dans son jugement sur le *De asse*? On a en effet soumis que "le savant biographe traite son auteur avec condescendance, prend en quelque sorte ses 'maladresses' en pitié, admet un peu facilement que le livre n'a pas d'ordre parce qu'il ne répond pas à un ordre logique et dissertatif auquel l'Université est accoutumée de se plier et de plier ses écoliers,"⁷ pour ensuite proposer que, "conscient d'avoir écrit son livre selon une loi d'harmonie, [Budé] garde celle-ci secrète."⁸

La curiosité éveillée par une affirmation aussi prometteuse, on ne peut s'empêcher d'escompter une sorte de réédition de la célèbre étude de P. Maury sur les *Bucoliques* de Virgile,⁹ de sorte qu'on est immédiatement intéressé à scruter cette thèse, qui entend s'appuyer sur les indices tirés de la correspondance de Budé et sur l'examen interne du *De asse*. Mais auparavant, il est nécessaire de procéder à une rapide analyse du *De asse*, afin d'éclaircir quelque peu la discussion. En fait, mieux vaudrait parler de description sommaire que d'analyse, car il est impossible de faire en quelques lignes l'analyse d'une oeuvre aussi touffue.¹⁰

On se souvient que dans ce traité, qui comprend cinq livres, Budé entend faire la lumière sur le système monétaire des Anciens, tâche où avaient échoué tous ses prédécesseurs. Les cinq livres ont respectivement comme objet scientifique: 1) le sens des termes relatifs au système monétaire,¹¹ 2) l'établissement de la valeur des monnaies anciennes et leur équivalence par rapport aux monnaies modernes,¹² 3) l'étude des monnaies d'or,¹³ 4) les systèmes monétaires des Perses et des Juifs,¹⁴ 5) l'étude des mesures de capacité, que Budé estime complémentaire à celle des monnaies.¹⁵

Mais c'est là un plan théorique, d'autant plus que ce n'est qu'en cours de route que Budé a décidé d'ajouter les deux derniers livres.¹⁶ En fait, le contenu de chacun de ces livres déborde largement son objet. Ces débordements sont de deux ordres. Il y a d'abord ce qu'il est convenu d'appeler les digressions du *De asse*: ce sont de longs développements philosophiques et moraux insérés dans les livres I, IV et V.¹⁷ Ces digressions touchent une foule de questions relatives aux lettres, à la religion, à la politique. Viennent ensuite les excroissances des développements scientifiques, qui occupent une large partie de chaque livre. Dans ce dernier cas, Budé pourra sortir carrément de son sujet et traiter d'à peu près n'importe quel problème du monde ancien, comme de la notion d'*entéléchie* chez Aristote,¹⁸ ou encore prolonger presque à l'infini l'exposition de faits qui concourent plus ou moins à illustrer ses démonstrations sur les monnaies, avec comme résultat que l'ouvrage prend l'allure d'une petite encyclopédie de l'Antiquité. La partie qui porte sur l'étude des systèmes monétaires est donc relativement mince et un peu perdue à travers des excroissances de toutes sortes. Mais ce n'est pas tout. On ne peut jamais considérer comme vidée une question déjà traitée et, qu'il s'agisse des parties scientifiques ou des digressions, chaque sujet est susceptible d'être abordé de nouveau, soit à l'intérieur du même livre, soit dans un autre livre. Les livres IV et V en particulier sont en large partie consacrés à une accumulation de faits se greffant à des problèmes déjà étudiés. A cela s'ajoute que Budé semble délimiter ses livres plus par l'épaisseur matérielle que par les exigences logiques de la matière et qu'il ne semble pas trop savoir lui-même où il va.¹⁹

Globalement donc, l'ouvrage laisse l'impression d'une ébauche qui

aurait eu besoin de profonds réaménagements pour satisfaire aux exigences d'une exposition rationnelle. Mais cette impression est-elle fausse et faut-il chercher plus loin pour retrouver le principe d'ordonnance de cet ouvrage, dont, a-t-on dit, "la structure est complexe et la cohérence mystérieuse"?²⁰ C'est ce qu'on a voulu démontrer en s'appuyant sur une lettre où Budé réfute les critiques formulées par Erasme contre le *De asse*, à savoir le désordre de la matière et l'obscurité du style.²¹ On fera aussi appel à "l'étude interne du *De asse*"; mais l'interprétation qu'on en fera reposera encore sur la même lettre de Budé à Erasme.

Les conclusions qu'on cherche à tirer de cette lettre se ramènent à deux points essentiels: 1) les digressions ne sont pas des ornements ou des hors-d'oeuvre, mais elles constituent "les thèmes majeurs" du *De asse*,²² auquel elles s'insèrent selon une loi d'harmonie gardée secrète; 2) Budé a délibérément construit son ouvrage selon une architecture complexe, se plaisant à "dérouter le lecteur."²³

Comment soutenir que les digressions ne sont pas des hors-d'oeuvre, quand plusieurs passages de Budé sont parfaitement explicites sur ce point et que la lettre même sur laquelle on s'appuie pour nier le fait contient des affirmations irréfutables? "Je compte cependant, écrit Budé, que cela ne me portera pas préjudice d'avoir fait d'assez longues digressions en un ou deux endroits et de les avoir insérées dans quelques fentes de mon texte, telles des hors-d'oeuvre²⁴ qui n'auraient pu se tailler aussi facilement une place adéquate dans un ouvrage nommément dédié."²⁵ Par les termes employés (que cela ne me portera pas préjudice. . .), Budé montre clairement qu'il est conscient que la composition de son livre peut prêter à la critique. D'ailleurs, il avait souligné à Erasme: "En me reprochant ce que tu étais pleinement fondé à condamner sans réserve, tu me fais à l'occasion des louanges."²⁶ Si la structure de l'ouvrage avait répondu à quelque intention secrète, Budé n'aurait-il pas blâmé son correspondant de ne pas l'avoir saisie, plutôt que d'admettre avoir prêté flanc à la critique? Mais il y a plus; Budé donne explicitement la raison d'être de ses digressions: "Je pourrais répondre, si je voulais, avoir estimé que ces digressions insérées dans le livre, et la fin du livre lui-même, constituent en quelque sorte des clairs éclatants dans un traité en soi obscur, puisque l'étude des poids et des monnaies et la recherche minutieuse des mesures offrent une lecture rebutante."²⁷ A ce texte déjà limpide s'ajoute ce que Budé écrira à Vivès le 2 mai 1520 à propos de son *De asse*: "J'ai cru devoir y intercaler des digressions comme un complément à l'ouvrage, pour dissiper l'ennui d'une lecture difficile et par ailleurs rebutance grâce à ces sortes de hors-d'oeuvre que j'y ai insérés. Ces hors-d'oeuvre eux-mêmes, il a fallu à leur tour les saupoudrer de temps en temps de quelques grains de sel, car ils sont autrement insipides et ennuyeux pour la foule et n'attirent aucun lecteur par leur goût."²⁸

On voit donc que, de l'aveu même de Budé, les digressions sont des

hors-d'oeuvre dont le rôle est d'apporter quelque agrément au lecteur, comme il l'annonçait déjà dans la préface du *De asse*: "J'ai aussi ajouté des termes qui ne proviennent pas du garde-manger que je m'étais constitué, parce que le sujet de l'ouvrage avait en soi un goût propre à causer des aigreurs d'estomac, si on ne l'assaisonnait d'aucun des agréments du discours."²⁹

C'est à la lumière de ces textes sur les digressions qu'il faut comprendre un autre passage de la lettre de Budé à Erasme, passage capital puisqu'il semble avoir donné naissance à la théorie d'une "harmonie secrète" du *De asse*. Après avoir affirmé que dans ses digressions, et sans doute plus particulièrement dans son épilogue, il s'est efforcé de montrer ce qu'est la vraie philosophie, Budé continue: "Je pense que ces idées forment un tout avec le *De asse* et son contenu, tout comme les clairs et les ombres dans un tableau, si du moins il m'a été donné de faire un usage heureux et juste de ce qu'on appelle *harmoge*."³⁰ Le parallèle entre, d'une part, l'étude des monnaies et les digressions et, d'autre part, les clairs et les ombres d'un tableau ne justifie nullement qu'on place les digressions sur le même pied que le reste, encore moins qu'on en fasse "les thèmes majeurs" de l'ouvrage, puisque, dans un tableau, les clairs ou les ombres permettent de donner du relief au sujet, mais ne l'emportent pas sur lui. Quant à la fin de la citation, on la comprend à partir d'une traduction fautive qui dit: "...si du moins il m'a été donné de réaliser ce qu'on appelle *harmonie*."³¹ Je n'insisterai pas sur la traduction de *uti* par "réaliser," qui est pour le moins douteuse, car en réalité elle découle de la mauvaise interprétation faite de *harmoge*, qui ne correspond en rien à "harmonie."

Que veut dire ce *harmoge*, transposé du grec? C'est à Plinie l'Ancien que Budé a emprunté le terme et c'est donc là que réside la réponse: "On a appelé *harmoge* l'art de fondre les couleurs, le passage de l'une à l'autre."³² *Le Lexicon totius latinitatis* de Forcellini développe cette définition et donne les équivalents italiens jadis utilisés par les peintres et, s'appuyant sur Varron, il précise que *harmoge* ne sera synonyme de *harmonia* que dans le langage musical.³³ Pour Budé donc, *harmoge* signifie l'art des transitions, l'art de joindre divers morceaux. Cette interprétation ne fait aucun doute. D'abord, l'emprunt à Plinie ne saurait être contesté. Le mot *harmoge* est écrit en caractères latins alors pourtant que Budé recourt souvent au grec dans cette lettre: c'est donc qu'il a pris le mot dans un auteur latin et, mis à part Varron, où le sens est différent, le mot n'est attesté que chez Plinie comme terme technique de la peinture. Ensuite, quand Budé avait protesté, quelques lignes plus haut, avoir autant qu'Erasme le droit de "réunir les éléments les plus divers," il ajoute qu'Erasme avait su rapprocher les Silènes et Saint Paul, les Bacchanales et les Eleusines³⁴ "en les unissant par un fondu si parfait

qu'il échappe à l'oeil."³⁵ Or, Budé emploie alors le terme *commissura*, équivalent latin de *harmoge*, que Pline a emprunté au grec.³⁶ L'expression "qui échappe à l'oeil" suggère une allusion à la peinture, comme ce sera explicitement le cas plus loin.³⁷ Somme toute, quand il espère avoir fait un heureux usage de l'*harmoge*, Budé compte simplement avoir su imiter Erasme et avoir réussi ses transitions de telle sorte que le lecteur ne sente aucune rupture. Parler ici d'harmonie ne se saurait défendre et la théorie d'une "harmonie secrète" du *De asse* repose simplement sur une mauvaise interprétation du texte.

On fait toutefois appel à un autre texte pour appuyer cette thèse: "A cette époque, j'estimais de mon intérêt de n'être compris que par peu de gens, et d'en être compris de telle sorte qu'au besoin je puisse nier devant la masse ce que chacun, selon ses possibilités, comprenait que j'avais dit. C'est pourquoi j'ai exprimé certaines idées en des formules sibyllines (qui seront en grande partie plus claires dans la deuxième édition grâce au rôle du scholiaste) pour être toujours à même de nier et rester à l'abri, tout en n'en suivant pas moins mon sentiment sur le moment. Comme tu l'as assez bien compris, tu dis que j'imité le Loxias de Delphes."³⁸

On reconnaîtra volontiers que "cette volontaire obscurité affecte évidemment le style." Mais peut-on admettre qu'"elle affecte plus encore la composition de l'ouvrage, son style architectural," et que Budé "se plaît à dérouter le lecteur par la structure étrange de son ouvrage"?³⁹ Peut-on sérieusement soutenir que l'utilisation d'expressions hermétiques entraîne automatiquement une structure complexe qui cherche à dérouter le lecteur? Il faudrait au moins appuyer une assertion de ce genre sur des indices solides.

Pourtant, l'allusion au rôle du scholiaste est suffisante pour éveiller la prudence, car on sait très bien que Bade s'est borné à fournir un lexique des termes les plus difficiles⁴⁰ et à augmenter très substantiellement le nombre des indications marginales permettant au lecteur de repérer les sujets traités et éclairant parfois des allusions.⁴¹ Mais aucun commentaire sur la structure de l'ouvrage, rien qui l'éclaire. Et cependant Budé dit que Bade a grandement allégé l'obscurité de son livre. C'est donc qu'il ne pense nullement à la structure de l'ouvrage, mais seulement au vocabulaire et à la présentation. Mais bien plus, Budé explique qu'il est incapable de la discipline nécessaire à un exposé ordonné. "Pris par les attraits du travail, je suis entraîné au large dès que mes voiles sont déployées, et je ne pense pas à les rappeler, non plus peut-être qu'à garder la mesure dans ma navigation; je m'abandonne aux vents et je suis emporté là où me pousse l'*enthousiasmos*,⁴² que je ne peux contenir quand il s'échauffe. Et peut-être même qu'à l'occasion je dévie de ma route, si je m'enflamme trop violemment."⁴³ La même idée revient ail-

leurs dans la lettre, encore qu'il soit parfois difficile de faire le départ entre les remarques qui touchent le style et celles qui s'étendent à la marche de la pensée. Ce n'est toutefois pas le seul endroit où Budé avoue son incapacité à maîtriser son inspiration. Il en parlera dans sa correspondance,⁴⁴ tout comme il en avait parlé dans les *Annotations*.⁴⁵ Mais il se trouve en outre dans le *De asse* un passage on ne peut plus explicite: "Ecarté très loin de ma route par l'abondance de la matière qui se présentait à moi, je me suis vu contraint non seulement de différer, comme je l'espérais, mais même d'abandonner et d'oublier le parcours entrepris. En effet, il a déjà atteint quatre fois la taille prévue, cet ouvrage dans lequel je me suis laissé encore et encore entraîner au large, non certes sans quelque faute de ma part, comme si, une fois déployées les voiles de l'acharnement, j'avais délibérément mis le cap de plus en plus vers le large, au gré des sujets qui me sollicitaient, plutôt que de gagner un port sûr. C'est pourquoi, ballotté de toutes parts, je me suis finalement rendu compte de mes errances quand 'ce fut tout autour le ciel et la mer.'⁴⁶ Evidemment, la faute que j'ai commise est d'avoir revendiqué cette tâche avec plus d'ardeur que de réflexion, sans avoir étudié et prévu la difficulté de l'entreprise."⁴⁷

Est-il possible de croire que Budé veuille "dérouter le lecteur par la structure étrange de son ouvrage" quand il est par trop évident qu'il n'a fait aucun plan, qu'il se laisse entraîner dans tous les détours où l'attirent les associations d'idées ou de mots, et que, bien loin de ruser avec le lecteur, il estime commettre une faute en ne s'astreignant pas à une exposition plus rigoureuse? De plus, si on voulait prêter une telle intention à l'auteur du *De asse*, il faudrait l'étendre aussi à ses autres oeuvres, car on y retrouve exactement les mêmes problèmes de composition.⁴⁸

En résumé, donc, la première étape de la démonstration ne résiste pas à l'analyse. Les digressions sont bel et bien des hors-d'oeuvre, dont le rôle est de distraire le lecteur au cours d'une lecture difficile. Ensuite, la vérification du sens de *harmoge* montre que l'idée d'une "harmonie secrète" est née d'une mauvaise traduction. Enfin, c'est souvent malgré lui, en somme, que Budé s'est égaré dans ces détours sans fin qui ont allongé l'ouvrage outre mesure.

La thèse d'une harmonie secrète trouve-t-elle dans ce qu'on a appelé l'étude interne du *De asse* des fondements plus solides? Nous l'avons déjà dit, parler ici d'étude interne est assez peu exact, puisque l'auteur de la thèse, encore une fois, interprète l'ouvrage à partir d'un passage de la lettre à Erasme, où l'on prétend découvrir le grand secret de l'architecte.⁴⁹

Je veux que tu comprennes que mon livre poursuit le but suivant: après avoir mis au jour les dépôts⁵⁰ des temps antiques et en avoir levé tous les verrous, j'ai voulu montrer que les richesses des Egyptiens et des Chaldéens (...), dévoilées et produites en public, évaluées en monnaie actuelle par

moi comme unique agent de change, ont été beaucoup plus considérables qu'on ne le croit et que pourtant, si grandes qu'elles aient été, elles ne sont rien d'autre que l'opulence de qui souffle un tison. Et ceux qui mettent aujourd'hui tous leurs efforts à poursuivre ces dons de la fortune "font des mains et des pieds pour l'ombre d'un âne," comme on dit.⁵¹

Budé aurait donc consacré un an et demi de sa vie à l'étude des monnaies anciennes uniquement pour montrer que les richesses des Anciens n'étaient qu'illusion et que, par conséquent, les richesses des Modernes, moins considérables, sont plus vaines encore. Ainsi semble-t-on l'entendre quand on nous dit que "ce texte capital. . . nous livre le grand secret de l'architecte"⁵² et que "le *De asse*, oeuvre d'un philosophe chrétien, exhibe devant l'imagination, comme autant de trésors de Toutankhamon, les richesses fabuleuses du passé, afin de démystifier le lecteur trop enclin à se griser de celles du présent, et de le convertir à la connaissance et au désir des vrais biens."⁵³

Mais n'est-ce pas accepter sans esprit critique une affirmation qui, à sa propre face, demande d'être reçue avec prudence? Est-il vraisemblable, en effet, que Budé ait pris ce détour pour établir la futilité des biens matériels, quand lui-même revient à maintes reprises sur l'effort gigantesque qu'a exigé de lui la solution de problèmes où tous ses prédécesseurs avaient trouvé une pierre d'achoppement? A la question de vraisemblance s'ajoute que cette affirmation est isolée, alors pourtant que Budé, tant dans sa correspondance que dans le *De asse* même, commente souvent son ouvrage et s'explique sur les motifs de son entreprise sans jamais revenir sur semblable but édifiant. Bien au contraire, c'est sur le côté philologique de son oeuvre qu'il insiste, de même que sur l'aide qu'elle peut apporter aux lettrés pour la compréhension des auteurs anciens. Il suffit d'ailleurs de se rappeler comment Budé en est venu à entreprendre ce travail pour se convaincre de la nature purement philologique de ses intentions: "Celui-ci [Thomas Linacre] me dit au cours d'une conversation qu'il était aujourd'hui impossible de tirer au clair certaines questions — que je crois avoir élucidées — et je me chargeai alors de le faire, ce qui l'émerveilla."⁵⁴

Cette intention est clairement confirmée au cours de l'ouvrage. Budé s'y targue d'avoir si bien vidé les questions abordées qu'on ne pourra rien ajouter à ses démonstrations,⁵⁵ alors pourtant qu'il y avait "huit cent ans et peut-être beaucoup plus" que personne ne comprenait plus le système monétaire des Anciens.⁵⁶ Mais surtout, il justifie cette entreprise, "qui mérite qu'on y consacre toutes ses forces,"⁵⁷ et il en explique l'utilité, estimant que l'éclaircissement du système monétaire est un élément essentiel à l'intelligence de l'Antiquité.⁵⁸ Puisque Budé s'était fait en France le champion des études nouvelles, on conçoit l'importance qu'il devait attacher à la partie technique de son *De asse*.

Puisqu'en plus d'être isolée l'affirmation de Budé, dans laquelle on

croit découvrir la clef du *De asse*, entre en contradiction avec l'ensemble des déclarations de l'auteur, elle demande à être interprétée et c'est, je pense, à la lumière du contexte de l'époque et de l'ensemble de la pensée de Budé qu'il faut le faire.

En France, les premières années du XVI^e siècle sont encore celles des précurseurs: la mentalité du Moyen-âge reste puissante et les "bonnes lettres" doivent lutter pour obtenir droit de cité. Cette lutte est un des thèmes les plus soutenus de l'oeuvre de Budé, de sorte qu'on trouve dans celle-ci un témoignage des plus importants sur l'hostilité à laquelle devaient faire face les études nouvelles. Les tracasseries qu'ont subies Pierre Lamy et François Rabelais, parce qu'ils s'adonnaient à l'étude du grec, sont restées célèbres grâce à la correspondance de Budé.⁵⁹ On peut aussi rappeler, à titre d'exemple, un incident survenu au Parlement de Paris et dont le récit se trouve dans les Annotations: "Du rang de ces Aréopagites [les Accursiens], il est récemment sorti quelques singeurs des Stoïciens, qui ont transformé le Parlement en tribunal pour décréter qu'il fallait brûler tous les poètes et pour clamer d'un air sombre qu'il fallait repousser la poésie au-delà des Alpes, d'où elle est venue sous de funestes augures. Ils lançaient même des imprécations contre ceux qui nous ont apporté les poètes, les orateurs et les auteurs du même ordre, comme si c'était là la perte assurée de l'Etat. Ce n'est pas sans être applaudis qu'ils ont suscité de merveilleuses tragédies dans cette respectable assemblée, prenant prétexte de la folie d'un misérable criminel, dont le funeste délire avait échafaudé je ne sais quelles divagations sur Jupiter et sur d'autres divinités poétiques, alors pourtant qu'il possédait à peine les premiers rudiments des lettres."⁶⁰

Le fait est qu'il s'était trouvé partout de fortes résistances aux études nouvelles. Pour la plupart des nobles, encore imbus des idées chevaleresques du Moyen-âge, ces études apparaissaient comme des raffinements efféminés indignes d'un homme d'armes.⁶¹ Chez les juristes, Accurse et Bartole régnaient toujours en maîtres inattaquables, alors pourtant qu'on trahissait leurs intentions.⁶² Si l'opposition de ces deux groupes devait s'atténuer assez rapidement, il n'en fut pas de même de celle des théologiens, dont l'hostilité trouva un vif stimulant dans la montée de Luther. L'Antiquité païenne leur semblait incompatible avec la vraie piété et la remise en cause du texte de la Vulgate par les humanistes ne faisait qu'accentuer les soupçons d'hérésie qui pesaient sur le courant novateur. Même la célèbre bible d'Alcala, pourtant contemporaine du *Novum instrumentum*, respectait le texte traditionnel, qu'elle mettait en honneur.

On conçoit qu'un ouvrage comme le *De asse* donnait prise à la critique de l'aile traditionaliste: pour un chrétien, peut-il y avoir futilité plus grande que de consacrer tant d'énergie à l'étude des monnaies antiques? Sachant qu'Erasme publierait sa lettre,⁶³ il est assez normal que Budé

ait voulu en profiter pour désarmer la critique⁶⁴ en affirmant que son ouvrage visait à établir la vanité des biens matériels et à montrer où se trouvent les biens véritables. Que des intentions morales se soient greffées aux buts purement scientifiques du *De asse*, c'est un fait indéniable, comme le montrent les digressions et surtout l'appendice de l'ouvrage, mais on ne saurait en aucun cas y voir les intentions premières et essentielles de l'ouvrage.

Dépassant le besoin que pouvait éprouver Budé de verser un tribut au courant conservateur, on rejoint ici un problème de conscience qui le préoccupera toute sa vie: comment concilier l'Antiquité païenne et la religion révélée? Homme de transition, Budé appartient à la Renaissance par ses vues intellectuelles, mais, par sa mentalité, il reste largement tributaire du Moyen-âge, de sorte que son attitude ne va pas sans tiraillements et sans contradictions. C'est ainsi que, en janvier 1517, il écrit à son frère Louis: "Mon désir est de quitter la vie occupé encore à ces travaux [la philologie] choisis après mûre réflexion, surtout que je m'y suis tout de suite ménagé un viatique pour ma vieillesse. . . . Habitué à vivre dans la modération, nourri de philologie, c'est à bon droit que je voudrais arriver dans ces mêmes dispositions au terme que le destin m'a fixé. Et c'est l'arrêt du destin, j'en suis convaincu, que loin de l'agitation je consacre mon existence à l'étude des belles-lettres, m'adonnant à l'étude au sein d'une pauvreté honnête et capable de se suffire."⁶⁵ C'est affirmer sans ambiguïté sa passion pour sa "maîtresse la Philologie," comme il l'appelle souvent, et sa ferme intention de ne pas s'en séparer. Même si elles ne sont pas toujours aussi explicites, les affirmations de ce genre reviennent dans les lettres de Budé, qui pourtant, le 15 octobre 1518, écrit à Longueil: "D'ailleurs, je souhaite que ni toi, ni moi, ni aucun de mes amis, nous n'atteignons le seuil de la vieillesse dans cette pratique ostentatoire des lettres et dans les exercices préliminaires à la vraie philologie — encore moins que nous y mourions."⁶⁶ Autant que pour la déclaration précédente, on peut trouver dans la correspondance de Budé nombre de passages pour appuyer celle-ci. A cet égard, les lettres à Pierre Lamy du 10 février et du 2 mai 1520 sont particulièrement intéressantes, puisqu'elles traduisent assez bien le dilemme de Budé partagé entre sa passion pour la philologie et son désir de s'adonner à la philosophie.⁶⁷ L'humaniste est tellement épris des "bonnes lettres" qu'il ne peut s'en détacher, tandis que le chrétien à mauvaise conscience de ne pas s'adonner plutôt à la philosophie et à la contemplation.

C'est seulement vers la fin de sa vie que Budé s'expliquera longuement sur ce dilemme et tentera de le résoudre dans son *De transitu hellenismi ad christianismum*,⁶⁸ en venant à la conclusion qu'il n'y a pas incompatibilité entre les lettres païennes et les Saintes Ecritures. Dans la préface, il rappelle qu'il a "consacré les années de son âge florissant et vigoureux"

à l'amour de la philologie et que, "sans doute plus tard qu'il ne l'eût fallu," il a maintenant décidé d'appliquer "toutes les ressources et les capacités de [son] esprit" à l'étude des réalités divines, mais, précise-t-il, il n'entend pas pour autant se sentir "obligé de renoncer à l'usage et à l'amour de la philologie ancienne, dans laquelle [il s'est] depuis longtemps engagé et raffermi et, ce faisant, de [s'] engager à la mettre elle-même au tout dernier rang et à lui dire adieu une fois pour toute."⁶⁹

En plus du contexte de l'époque et du problème de conscience que connaissait Budé, il existe un autre facteur important qui peut contribuer à l'explication de l'étonnante déclaration qu'il fait à Erasme. Avant son *De asse*, Budé n'avait encore produit que des traductions de Plutarque⁷⁰ et ses *Annotations aux Pandectes* (1508). La nature des traités traduits et les digressions déjà présentes dans les *Annotations* témoignent de préoccupations morales et philosophiques, dont on trouve la confirmation dans la correspondance de l'humaniste. Le *De asse* ne fait que confirmer ces préoccupations, en les poussant plus loin par le long appendice du livre V. Ces développements avaient toutefois peu retenu l'attention et l'opinion avait nettement consacré la réputation de Budé comme philologue. Aussi, quand il s'adresse à Erasme plus d'un an après la parution de son ouvrage, ce n'est pas de sa réputation scientifique que Budé s'inquiète, mais bien plutôt de l'opinion qu'a de ses digressions le plus réputé essayiste moral de l'époque. Peut-être formait-il déjà le projet plus ou moins précis de traités moraux; dans cette optique, un mot favorable du Hollandais aurait pu être reçu comme un feu vert. En effet, après lui avoir demandé, le 7 juillet 1516, de lire les digressions de son *De Asse*, Budé note: "Tu trouveras là quelque chose de semblable, bien qu'inférieur, à ce que tu as écrit dans tes *Silènes*."⁷¹ Puis, dans sa lettre suivante, le 26 novembre 1516, il remarque, "Et moi, je ne serais pas non plus incapable de tirer de moi des oeuvres d'un genre différent, si d'autres considérations le voulaient. C'est ce que tu pourras comprendre de mon dialogue avec Deloynes à la fin de ce même livre."⁷² En plus de montrer que le *De asse* est d'abord une oeuvre scientifique, puisque Budé voit dans l'épilogue un indice de son aptitude à produire des oeuvres d'un genre différent, cette déclaration suggère que Budé songe peut-être déjà à un traité comme le *De contemptu rerum fortuitarum* (1520). Il est donc manifeste que, si Budé met tant d'emphase sur l'aspect philosophique du *De asse*, c'est qu'il cherche à connaître l'opinion d'Erasme sur ses aptitudes comme auteur moral, et non qu'il fasse de cet aspect la raison d'être de l'ouvrage. De ce point de vue, la réponse du Hollandais n'a pu que le décevoir, puisqu'elle porte essentiellement sur la composition de l'ouvrage, sans s'arrêter au mérite des digressions, dont Budé avait pourtant soigneusement indiqué la place à son correspondant.

Il est manifeste qu'on inverse les intentions de Budé quand on tente

de subordonner la démonstration scientifique de *De asse* à des fins morales et philosophiques. Peut-être pourrait-on dire que Budé a intégré artificiellement un traité moral à un traité scientifique, mais non que le premier avait pour but de soutenir le second.

Echafaudée à partir d'une mauvaise traduction, la thèse d'une harmonie secrète du *De asse* ne résiste nullement à l'analyse. Les problèmes de composition du *De asse* se retrouvent dans toutes les oeuvres de Budé et on ne peut conclure qu'ils cachent des intentions "mystérieuses" sans étayer solidement semblable affirmation. On ne l'a pas fait et l'examen du *De asse* à la lumière de l'ensemble de la pensée de Budé montre plutôt que l'oeuvre se veut une étude scientifique, entrecoupée de "hors-d'oeuvre" qui, tout en livrant des idées que Budé avait à coeur, visaient à adoucir l'aridité de la matière.

Université de Montréal

Notes

- 1 De 1515 à 1550, l'ouvrage ne connaît pas moins de quinze éditions latines, auxquelles s'ajoute l'édition française de 1522. Jusqu'à la fin du siècle, il continuera d'être repris sous diverses formes: extraits, abrégés, traductions.
- 2 On trouvera un historique précis de l'affaire dans Guy Gueudet, "Une lettre inédite de Budé à Alciat," *Moreana* XIX-XX, 1968, pp. 71-90.
- 3 Dans sa lettre du 28 octobre 1516 (Allen, *Opus epist. Des. Erasmi*, n° 480). C'est à la demande expresse de Budé (lettre du 7 juillet 1516, *Opera omnia G. Budaei* I, pp. 366-368) qu'Erasme commente le *De asse*.
- 4 Louis Delaruelle, *Guillaume Budé: Les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Paris 1907 (Réimpression anastatique Slatkine Reprints 1970).
- 5 *Op. cit.*, p. 159.
- 6 *Ibid.*, pp. 138-39.
- 7 M.-M. de la Garanderie, "L'harmonie secrète du *De asse*," *Bull. de l'Association G. Budé, Lettres d'humanité* XXVII, n° 4, 1968, p. 476. L'article occupe les pages 473 à 486. Dans son *Guillaume Budé and Humanism in the Reign of Francis I* (Genève, Droz, 1975, pp. 35-36), David McNeil se montre sympathique à la thèse soutenue par Mme de la Garanderie.
- 8 *Ibid.*, p. 480.
- 9 "L'architecture des *Bucoliques* et le secret de Virgile," *Bulletin de l'Association G. Budé, Lettres d'humanité* III, 1944, pp. 71-147.
- 10 L'analyse de Delaruelle est excellente et on pourra s'y reporter (*op. cit.*, pp. 130-198). Je suis le texte des *Opera omnia G. Budaei* II, Episcopus, Bâle 1557, réimpression anastatique, Gregg, Farnborough, 1966 et 1969.
- 11 Pp. 3-55.
- 12 Pp. 55-94.
- 13 Pp. 94-141.

14 Pp. 142-196.

15 Pp. 196-269. A ce livre V se greffe un long épilogue qui se poursuit jusqu'à la page 315.

16 Cf. début du livre IV: *Ventum jamdiu esset ad finem hujus operis, nisi aliarum aliarumque rerum recordatio subiens identidem mihi negotium facesseret. Alter nunc de integro prope instaurandus labor...* (p. 142).

17 I, pp. 20-35; IV, pp. 166-180; V, pp. 269-315. A ces longs développements s'en ajoutent d'autres de moindre importance.

18 Pp. 12 ss.

19 La fin du livre II et le début du livre III, de même que le début et la fin du livre IV sont particulièrement révélateurs à cet égard.

20 M.-M. de la Garanderie, *op. cit.*, p. 476.

21 *Opera* I, pp. 367-375; Allen, n° 493. Voir M.-M. de la Garanderie. *La correspondance d'Erasmus et de G. Budé*, pp. 81-96.

22 M.-M. de la Garanderie, "L'harmonie secrète. . .", p. 479.

23 *Ibid.*

24 *Emblemata*. Le mot désigne un ornement surajouté; je crois justifié de le traduire par hors-d'oeuvre en me fondant sur l'utilisation que Budé en fait dans le passage de la lettre à Vivès citée plus bas.

25 *Hoc tamen deprecor ne mihi fraudi sit uno aut altero loco longiusculas digressiones fecisse, easque res velut emblemata locis quibusdam hiulcis inseruisse, quae sibi non perinde opportunum locum privatim dicatis operibus vindicavissent.* (*Opera omnia* I. p. 372)

26 *Ea quae plane vituperare jure tuo poteris in laude interim ponas reprehendendo.* *Ibid.*

27 *Primum respondere possim si velim me ita censuisse digressiones illas libro insertas, et finem ipsius libri velut insignia quaedam esse et lumina obscuri per se tractatus: cum alioquin ponderum et mummariarum rei explicatio et mensurarum scrupulosa investigatio refractariam lectionem habeat.* *Ibid.*

28 *Quibus etiam digressiones intercalandas duximus veluti operis corollaria ut lectionis refractariae fastidium et alioquin taediosae, his tamquam emblematis insertis discuteretur. Quibus rursus ipsis sales interdum modice aspergendi fuerunt: ut rebus alioquin insulsis ad vulgum et frigentibus, nec gustu lectorem quemlibet invitantibus.* *Ibid.*, p. 300.

29 *Addidi etiam vocabula non e promptuaria penu sumpta, cum ipse per se operis argumentum suoapte gustu posset ad stomachos acriores facere nulla etiam sermonis jucunditate conditum.* Préface du *De asse*, p. 2.

30 *Haec cum tractatu de Asse rebusque in eo proditis ita cohaerere censeo, ut lumina cum umbris in pictura, si modo decenter et apte ea, quam vocant Harmogem uti mihi contigit.* Lettre à Erasmus du 26 novembre 1516, *Opera* I, p. 372.

31 M.-M. de la Garanderie, *op. cit.*, p. 479 (le souligné est de la traductrice).

32 *Commissuras vero colorum et transitus harmogem (appellarunt).* Plin. XXXV 29.

33 *Harmoge est apta junctura, commissura et transitus dissimilium colorum in pictura, ut paulatim minuantur misceanturque sic, ut transire alter in alterum in confinio videatur, ut Plin. 35. Hist. nat. 5.11. (29) docet; sic enim veteres appellavere pictores: confine, contorno, accordo, unione de' colori, lo sfumare un colore, dove ei passa in un altro. Hanc tamen vocem harmoge usurpaverat Varro de sonis pro harmonia apud Non. p. 100, 31. Forcellini, Lexicon totius latinitatis, s.v. harmoge.*

34 *Adage* 2201.

35 *...istius facundiae glutino copulasti, ad unguem exacta commissura oculosque fallente.* (*Opera omnia* I, p. 372).

- 36 Les dictionnaires définissent *commissura colorum* à partir de Pline XXXV 29, cité à la note 27. Cf. Forcellini, s.v.: *ubi unus color in pictura alteri committitur*.
- 37 Même si Budé avait en tête l'acception rhétorique du terme, comme on en trouve des exemples chez Quintilien, (v.g.: *Sensus inter se juncti atque ita cohaerentes, ne commissura pelluceat*" (7.10.16)), cela ne compromettait en rien l'argumentation, puisque le sens reste celui d'un lien, d'une transition.
- 38 *Sic referre mea id temporis existimabam, ut a paucis intelligerem; atque ab ipsis ita intelligerem, ut tamen si res ita tulisset, in vulgus essem inficiando quod quisque me dixisse pro captu interpretaretur. Quare nonnulla αἰνιγματωδῶς ἐπετήδευσα, quae magna ex parte lucidiora fient altera editione ex persona τοῦ σχολιαστοῦ. ἵν' αὐτὸς εἰσαεῖ ἀρρητικῶς ἔχοιμι καὶ ἀσφαλῶς, et nihilo secius animo meo obsequerem εἰς τὸ πάρον. Id quod tu satis intelligens Loxiam illum Delphicum imitari me dicis. Opera omnia I, p. 370.* A part la mention du rôle de Josse Bade pour la deuxième édition, il n'y a là rien de neuf, puisque la même idée était déjà exprimée dans la préface du *De asse*: Si dans certains passages j'ai été trop obscur pour être pleinement ou facilement compris de n'importe quel lecteur (comme je l'ai parfois été de propos délibéré, parce que j'estimais qu'il en allait de mon intérêt ou de mon honneur), c'est en partie pour qu'on suspende son jugement jusqu'à ce qu'on ait consulté des esprits plus pénétrants et en partie pour qu'on admette que les passages figurés ne sont pas clairs, comme si on n'avait pas le temps où le goût de les élucider, plutôt que d'émettre sur moi des jugements précipités ou injustes.
- 39 M.-M. de la Garanderie, *op. cit.*, p. 479.
- 40 Ce lexique occupe onze pages à la fin du *De asse* (édition de 1557).
- 41 Cf. par exemple pp. 168 et 169.
- 42 Le mot désigne l'espèce de possession divine où les Grecs voyaient l'origine de l'inspiration des artistes.
- 43 *Operis blandimentis captus, ut semel expassis velis abreptus sum in altum, nec colligere vela, nec tenere modum fortasse velicando memini, ventis me permitto, et quo tulit cumque ἐνθουσιασμός auferor: quem inhibere incalescentem nequeo. Interim etiam fortasse transversus agor sicubi vehementius efferbui. Opera omnia I, p. 371.*
- 44 Voir par exemple la lettre à du Maine du 3 juin 1521 (n° 52 du tome I de ma *Correspondance de G. Budé*).
- 45 Cf. *Opera omnia* III, pp. 217 et 218.
- 46 Virgile, *Enéide* III, 193.
- 47 *Verum multitudine rerum obviam sese ingerente longissime digressus, institutum cursum quem magnopere urgebam, non modo differre (ut speraveram) sed etiam destituere atque oblivisci coactus sum. Excevit enim opus quadruplo iam amplius quam pro destinatis modulis. In quo iam ipse in altum iterum iterumque raptus sum, haud sine quadam utique culpa, ut qui expansis velis pervicaciae, in altum magis ac magis quo res cunque tulisset, quam in littus quoddam certum mediatus vela facerem. Quare ultro citroque iactatus emansisse tandem me sensi, cum caelum undique et undique pontus esset. Videlicet in eo culpa fuit, quod inexplorata improvisaque rei absolvendae difficultate, strenue magis quam considerate has mihi vices depoposci. De asse, p. 106.* Budé avait déjà expliqué comment ce travail, entrepris comme "à-côté" (parergon), a pris des proportions importantes, *ut ex parergo, id est operis instituti diverticulo, plenum opus factum sit* (p. 20).
- 48 Dans son introduction au *De transitu hellenismi ad christianismum* (Sherbrooke 1973), M. Maurice Lebel souligne précisément ce défaut.
- 49 Avant d'en arriver à ce texte, Mme de la Garanderie avait essayé de voir dans le désordre du

De asse une "initiation pratique et active à la méthode philologique" (*op. cit.*, p. 482). Encore une fois, il s'agit d'une affirmation que non seulement rien ne vient étayer, mais qui semble plutôt en contradiction avec ce que nous révèle l'oeuvre de Budé.

50 La traduction de Mme de la Garanderie rend *conditorium* par "tombeau," alors pourtant que le contexte demande "dépôt," qui est d'ailleurs le sens premier du terme. L'auteur semble encore solliciter le texte pour les besoins de sa démonstration.

51 ". . . *cujus (= libri mei) hunc esse scopum intelligere te volo, ut patefactis prisci aevi conditoriis claustrisque omnibus reseratis Aegyptorum opes et Chaldeorum, ut elogia vestra loquuntur, longo intervallo promptas in publicumque prolatas ac aere nobis aequali aestimatas ab uno me collybista multo maiores fuisse ostenderem hominum opinione; et eas tamen quanlibet magnas, nihil aliud esse quam titionarii cujusdam opulentiam, eosque qui haec fortunae munera hodie omni ope persequuntur, de asini, quod aiunt, umbra omnibus unguis contendere. Opera I, p. 372.*

52 M.-M. de la Garanderie, *op. cit.*, p. 483.

53 *Ibid.*, p. 484.

54 *Is mihi inter loquendum dicerat aliqua eorum quae explicuisse me confido, illustrari hac aetate non posse, et ego me id facturum receperam quod ille admirabatur.* Lettre du 7 juillet 1516 à Erasme, *Opera I*, p. 367.

55 Cf. par exemple la fin du livre II, p. 55.

56 *De asse*, p. 19.

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*, p. 55.

59 Cf. *Opera I*, pp. 433-434 et 434-436. Ce sont les lettres n° 24 et 68 du tome I de ma *Correspondance de G. Budé*.

60 *Ex huiusmodi Areopagitarum numero (prohpudor) extiterunt aliquot non pridem Stoicorum simiae, qui in amplissima curia tribunali censuerint poetas omnes cremandos, poeticamque adeo trans Alpes relegandam, unde inaspicatis avibus eam venisse superciliose fremebant: dira etiam iis imprecantes, qui ad nos poetas et oratores, literasque huiusmodi quasi certam reipublicae perniciem attulerunt: tragoedias enim mirificas in venerando illo consensu, non sine assensu excitaverant, arrepta occasione ob vecordiam cuiusdam facinorosi perditissimi, qui nescio quid de Iove, atque aliis poeticis numinibus in dira dementia furoreque somniauerat, homo uix prima literarum elementa edoctus. Annotations, pp. 213-214.*

61 Brantôme raconte que Lescun . . . se targuait de n'avoir rien appris aux écoles de Pavie, "de crainte d'être efféminé, ce qui ne seyait pas aux gentilshommes". (Anne Denieul-Cormier, *La France de la Renaissance*, Arthaud 1962, p. 157).

62 Cf. L. Delaruelle, *op. cit.*, pp. 97 ss.

63 La correspondance d'Erasme et de Budé fourmille de passages montrant que leurs lettres étaient destinées à la publication (cf. l'introduction à ma *Correspondance de G. Budé*, pp. 10-11).

64 Les critiques auxquelles Budé fait allusion dans sa lettre à Lamy du 25 février 1524 sont-elles nouvelles ou n'avaient-elles pas déjà cours quelques années plus tôt? Parlant des adversaires des études nouvelles, Budé écrit, "Il s'en est même trouvé pour s'en prendre à moi, à ce que j'ai appris, en affirmant que j'étais l'âme de cette récente innovation, le meneur de nos concitoyens hellénomanes (*Opera I*, p. 434. Cf. ma *Correspondance*, p. 132).

65 *Opera I*, p. 404. Cf. ma *Correspondance*, p. 94. Je ne crois pas qu'il soit opportun de citer le texte grec, non plus que pour la citation de la note suivante.

66 *Opera I*, p. 408. Cf. ma *Correspondance*, p. 190.

- 67 *Opera* I, p. 267 et p. 301. Ce sont les n^o 21 et 22 de ma *Correspondance*.
- 68 L'édition bilingue donnée par le professeur Maurice Lebel est particulièrement utile (Sherbrooke, Editions Paulines, 1973).
- 69 Traduction M. Lebel, *op. cit.*, pp. I-II.
- 70 Le *De placitis philosophorum naturalibus*, publié en 1505, et le *De tranquillitate et securitate animi*, offert à Jules II en 1505.
- 71 "Ubi tu nonnihil simile inuenies, licet impar iis, quae in tuis Silenis scripsisti." *Opera* I, p. 367. Voir de la Garanderie, *La correspondance* . . . , p. 66.
- 72 *Nec ego non possim in alio genere a me operas exigere si id alia postularit ratio. Id quod ex dialogo nostro cum Deloïno in fine ejusdem libri intelligere poteris.* *Opera* I, p. 373.